

Introduction

Les écologistes doivent se pencher sérieusement sur eux-mêmes et leurs priorités. La nature ne se trouve plus uniquement là où on s'attend à la trouver, à la campagne ou dans des habitats « vierges ». Elle évite de plus en plus les zones officiellement protégées et se dirige vers les terres ingrates. La nature ne se soucie pas de la division artificielle entre les zones urbaines et rurales, ou entre les espèces natives et exotiques. Si les écologistes veulent tirer le meilleur parti des opportunités du XXI^e siècle pour aider au rétablissement de la nature, ils doivent mettre de côté leurs anciennes certitudes et abandonner leurs obsessions pour les causes perdues, les théories discréditées et les mythiques écosystèmes vierges.

(Pearce 2015)

L'érosion de la biodiversité s'inscrit dans le contexte plus général des relations que l'espèce humaine entretient avec les autres espèces. Nos manières d'habiter la Terre ont bien évidemment un impact sur la diversité biologique... peut-il en être autrement ? Comme les autres espèces, nous dépendons des ressources que nous nous procurons dans la nature, et on imagine difficilement que l'on puisse s'en passer. Notre présence sur Terre n'est donc pas sans conséquences sur les autres espèces de telle sorte que le mythe d'une nature vierge de tout artifice, à laquelle aspirent certains mouvements militants, est tout simplement incompatible avec la présence humaine. Il n'y a pas de situation neutre car la nature n'est pas un monde de bisounours. C'est un monde brutal et cruel où la priorité est de survivre, par tous les moyens possibles, et en se protégeant au mieux des prédateurs. C'est ainsi que l'espèce humaine a débuté sa longue aventure. Et c'est encore dans un tel contexte que vivent des milliards d'êtres humains qui ne connaissent pas le confort de vie que le progrès nous a procuré en Occident. Ce confort a été acquis en sécurisant nos sources d'alimentation grâce à l'agriculture et en sécurisant notre cadre de vie par le contrôle

des vecteurs de maladies et des diverses nuisances dont la nature est également prodigue. Comme le dit Sylvie Brunel :

« C'est la façon dont l'homme habite la Terre qui l'a rendue agréable à vivre... toute l'histoire de la présence de l'homme sur la Terre est celle d'un combat permanent pour survivre, en dépit du déchaînement de forces aveugles et soudaines. » (Brunel 2011)

Nous ne sommes pas en effet dans un Jardin d'Éden dans lequel le loup côtoie placidement le mouton, mais dans un monde où il faut se battre en permanence pour survivre. Dans un monde où la population humaine est en pleine expansion, il y a nécessairement un impact sur les non-humains. En d'autres termes il y a des dégâts collatéraux inévitables. Là où l'on peut discuter c'est sur la possibilité de minimiser ces dégâts, pas sur la fiction de préserver la nature dans son intégralité. Or, l'inflation annoncée en matière de politique d'aires protégées, qui consiste à exclure l'homme pour protéger la nature, est totalement écocentrée. Outre la démarche idéologique, voire mystique, qui préside à cette politique, elle est tellement éloignée du vécu d'une grande majorité d'êtres humains qu'elle ne peut que mener à des conflits et à des échecs.

Ce point de vue, bien évidemment, n'est pas dans la ligne du discours actuel très médiatisé sur la biodiversité, tel qu'il est porté par des ONG de conservation de la nature et certains militants accusant systématiquement l'homme de détruire la nature. Leur propos, délibérément anxiogène, nous annonçant une sixième extinction de masse, est caricatural et excessif. Caricatural par ce parti pris de ne parler que de dégradation et de destruction de la nature, et de ne proposer comme horizon que la multiplication des aires protégées... des hommes. Excessif dans l'outrance des propos qui sont tenus quant à la situation actuelle et dans la manipulation de l'information à des fins militantes. Les nombreuses prédictions « scientifiques », qui se sont révélées inexactes, finissent par décrédibiliser leurs auteurs ainsi que la science écologique derrière laquelle ils s'abritent. Ces propos font le lit des collapsologues qui nous annoncent la fin de l'humanité. On procédait ainsi au Moyen Âge en suscitant la peur de l'enfer. Si l'on veut avancer dans la réflexion sur nos rapports à la nature et s'attaquer sérieusement au problème de l'érosion de la biodiversité, encore faudrait-il jouer le jeu sans piper les cartes. Les discours systématiquement alarmistes et l'instrumentalisation des résultats scientifiques, comme nous allons le voir, ne vont pas dans ce sens.

Je refuse de m'inscrire dans cette nouvelle religion qui est de sacraliser la nature et de sataniser le rôle de l'homme prié de s'effacer pour la protéger. Lorsque j'ai vu brûler la forêt de Bornéo j'ai pensé, comme beaucoup, au triste avenir que l'on

réservait à notre cousin l'orang-outang. Pourtant, lorsque je parcours le bocage de mon pays natal, qui est un bel exemple de nature aménagée par l'homme, au même titre que la Camargue et bien d'autres hauts lieux de nature en France, j'ai du mal à y voir la main destructrice de l'homme. Mais, c'est vrai, des haies ont disparu, et je n'y retrouve plus les mares dans lesquelles j'ai connu mes premiers émois de naturaliste en collectant les salamandres et les dytiques. Autrement dit, il y a des situations contrastées. S'il ne fait aucun doute que certains changements dans nos paysages sont à déplorer, tout n'est pas sombre pour autant dans les rapports que nous entretenons avec cette nature européenne que nos ancêtres ont contribué à co-construire depuis des siècles, et que nous cherchons à pérenniser. Loin du dogme d'une nature dégradée par l'homme, c'est plutôt à une nature patrimoniale que nous avons affaire. Mais comme pour beaucoup d'entreprises humaines on peut porter des regards tantôt positifs, tantôt négatifs, sur les évolutions en cours. La création d'un barrage réservoir sur la Marne (le lac du Der-Chantecoq), pour protéger Paris contre les crues, est un scandale pour des mouvements militants hostiles aux aménagements. Pourtant ce même barrage, qui a été créé aux dépens d'un bocage, est devenu un *spot* ornithologique extraordinaire qui accueille les oiseaux migrateurs nord-européens. Il a d'ailleurs été labellisé site Ramsar... la consécration internationale. Comment dans un tel contexte adhérer aux discours anxiogènes, alors que de nombreux exemples nous montrent qu'il serait plus avisé d'avoir une approche moins dogmatique de nos rapports à la nature ?

J'ajouterai, étant donné que ma carrière m'a amené à travailler dans des programmes de lutte contre les grandes endémies, que les discours écologistes font peu de cas des nombreuses nuisances qu'elle nous procure par ailleurs. La lutte contre les maladies et leurs vecteurs ainsi que la lutte contre les ravageurs des cultures, qui mobilisent beaucoup d'efforts, sont totalement marginalisées dans les discours qui nous parlent d'une nature bonne et généreuse avec laquelle nous serions censés vivre en harmonie ! Si proportionnellement le nombre d'espèces d'insectes indésirables est relativement faible (chapitre 12), leur impact sur notre santé et notre économie est en revanche considérable. La protection de la biodiversité restera boiteuse tant qu'elle reposera exclusivement sur le dogme d'une belle et bonne nature mise à mal par les humains, sans prendre en considération également ces deux aspects de nos rapports à la nature.

C'est probablement faire preuve d'une grande naïveté de scientifique que de penser que seuls les résultats fondés sur des observations validées doivent alimenter les débats. En réalité, nombre de spéculations hasardeuses, ou d'idées reçues, sont présentées comme des vérités indiscutables pour alimenter la *doxa* de l'érosion. « La science a dit » est un argument d'autorité parfois utilisé par ceux qui cherchent à imposer leur point de vue pour esquiver le débat. Or, lorsque l'on prend la peine de

lire les travaux publiés, les résultats scientifiques souvent prudents sont souvent déformés et instrumentalisés par des militants pour alimenter les discours partisans. Sans compter que les scientifiques sont divisés sur ces questions et que les médias donnent, pour des raisons commerciales, la priorité aux discours alarmistes qui font vendre.

Ce qui est plus préoccupant, à mon sens, c'est qu'une partie de la science écologique qui aurait dû rester neutre, et aborder la question des relations hommes-nature sans *a priori* négatif, s'est en réalité massivement orientée vers des recherches essentiellement à charge destinées à abonder le dogme de l'homme destructeur de la nature, et sans envisager qu'il puisse en être autrement, contre les aménagements, contre les espèces introduites, contre le contrôle des ravageurs, contre nos systèmes économiques, etc. On cherche vainement dans la littérature des travaux traitant des rapports « positifs » que nous avons établis avec la nature et qui seraient favorables à la biodiversité, telle que nous nous la représentons. Non pas qu'il s'agisse de prendre le contrepied systématique du discours conservacionniste, mais de pondérer ce discours et laisser entrevoir qu'il existe d'autres alternatives. Ainsi, pour positiver, nombre de nos sites labellisés en tant que sites de protection de la biodiversité sont des systèmes artificialisés à l'exemple emblématique de la Camargue. En quoi la nature dans laquelle nous vivons en Europe, une nature jardinée depuis des siècles, et qui est loin d'être un désert biologique, aurait-elle moins de valeur qu'une hypothétique nature débarrassée des hommes et de leurs artifices que réclament des mouvements militants (Blandin 2009) ? À moins, bien entendu, et comme c'est parfois le cas, d'être toujours imprégné de cette conception théologique d'une nature parfaite créée par Dieu que l'homme détruit.

Pourtant, les conclusions récurrentes des grandes réunions internationales et des nombreux rapports sur la question sont convergentes : nous n'arrivons pas à interrompre l'érosion de la biodiversité. Si elle se poursuit, malgré les mesures qui sont prises et qui ne sont pas anecdotiques, on peut penser que c'est parce que les efforts déployés se heurtent à de fortes contraintes qu'il est difficile de surmonter disait déjà Orr (2003). Auquel cas il faut en prendre acte et voir comment composer avec ces contraintes. Mais on peut également penser que les concepts mêmes de la conservation, tels qu'ils ont été élaborés par les mouvements conservacionnistes, sont inadaptés et qu'il faut réfléchir à des alternatives. Dans un cas comme dans l'autre, cela nécessite une remise à plat. On préfère pourtant la fuite en avant avec une politique d'aires protégées qui a montré ses limites. Le curseur vient d'être mis à 30 % des territoires sous protection d'ici 2030, mais des militants disent déjà que ce n'est qu'une étape et commencent à parler de 50 %. Pourtant en multipliant les aires protégées, on prive aussi les populations autochtones d'une partie des ressources dont elles ont besoin, dans un contexte où la population mondiale ne fait que croître. Le néocolonialisme est omniprésent dans la politique des ONG qui rêvaient, en 1992 à Rio, de

se voir attribuer le rôle de gendarmes de la protection de la nature. De fait, avec ces politiques écocentrées, on ne s'intéresse guère au sort des hommes que l'on va parquer à leur tour dans des réserves indiennes accroissant ainsi leur paupérisation et la dégradation de la nature dans les espaces qui leur sont concédés (Blanc 2020).

Ce faisant, on crée un rideau de fumée pour éviter de dire que nous sommes impuissants à régler la question récurrente de la croissance démographique qui est pourtant à l'origine de la majorité des problèmes rencontrés. Nous sommes également impuissants à régler cette question de la pauvreté dans le monde et des conditions de vie déplorables d'une grande partie de la population, qui participe également activement à notre impact sur la nature. Le spectacle affligeant que nous offre l'application des accords de Paris ne manque pas, quant à lui, de nous interpellé sur les limites de nos prétentions. Nous nous cachons derrière des slogans tels que développement durable qui n'apportent aucune solution... mais qui donnent bonne conscience ! Avec arrogance, comme ils l'ont fait avec la religion et la culture, les Occidentaux nantis veulent imposer leur vision théologique de la nature à des populations qui ont d'autres besoins et d'autres attentes (c'est toute la question de l'ingérence écologique). Bref le *business* de la biodiversité qui alimente des réseaux, des bureaux d'études, des « experts », les médias, les scientifiques, etc., convient à beaucoup de monde et il est malvenu d'y toucher. La protection de la biodiversité est devenue l'apanage de multinationales tentaculaires qui n'ont rien à envier aux *lobbies* économiques qu'elles dénoncent par ailleurs. Car les ONG internationales de protection de la nature ne sont pas constituées de bénévoles ! Il faut faire marcher l'entreprise et donc récupérer de l'argent, ce qu'elles ne manquent pas de faire sur la base de chiffres chocs... qui jouent sur le côté affectif. L'érosion « catastrophique » de la biodiversité est devenue un argument de vente avec ses éléments de langage et son système publicitaire, sa mondialisation, ses produits dérivés, etc. C'est également devenu un laissez-passer obligatoire pour se faire financer des programmes de recherche.

La biodiversité a donc quitté l'orbite des sciences de la nature pour graviter dans le domaine médiatique et politique et devenir un enjeu de société entre groupes sociaux qui cherchent à imposer leur représentation du monde. La surenchère en matière de discours alarmistes bat son plein et les collapsologues se déchaînent. Il n'est plus question d'informer mais d'imposer son point de vue. Car, dans le monde actuel en perte de repères, la *doxa* conservationniste a conquis les médias et le monde politique. Depuis des décennies, les scientifiques comme les politiques égrènent inlassablement la liste des griefs et font inlassablement des recommandations inapplicables ou inappliquées. Un cul-de-sac intellectuel dans lequel chacun semble pourtant trouver son compte.

Cet ouvrage ne prétend pas aborder toutes ces questions, mais il était nécessaire de resituer et de relativiser le débat sur l'érosion de la biodiversité dans ce contexte

général en montrant le décalage entre l'acharnement à dresser la liste d'accusations contre l'homme et la difficulté d'y apporter des réponses adéquates dans le contexte philosophique qui anime actuellement les politiques de conservation. Il m'a paru nécessaire de faire connaître un peu mieux, et sans l'instrumentaliser à des fins partisans, qu'il y a d'autres points de vue sur nos rapports à la nature que ceux des ONG diffusés par les médias. De faire savoir, à ceux qui s'informent sur les réseaux sociaux, que les résultats scientifiques ne sont pas en accord avec les discours anxiogènes qui circulent, et qu'il y a débat au sein de la communauté scientifique sur la question de l'érosion de la biodiversité. Non pas sur le phénomène lui-même, mais sur son ampleur et les réponses à y apporter. Pour ça il faut revenir aux travaux publiés et aux conclusions souvent nuancées des auteurs en raison de la complexité des questions soulevées. Il est difficile de dire : on ne sait pas... et pourtant combien de travaux ne laissent-ils pas entendre que les conclusions sont à prendre avec réserve, compte tenu de l'insuffisance des données ? En effet, pour une question qui est devenue aussi médiatisée, les moyens mis en regard pour recueillir des données de terrain sont notoirement insuffisants.

De nombreux auteurs sous des formes diverses remettent aujourd'hui en cause le manichéisme des discours militants qui tendent à opposer les hommes et la nature. Ils portent un regard lucide sur l'état de la planète sans pour autant tomber dans un optimisme béat quant à nos rapports à la nature. À des degrés divers, ils dénoncent l'emprise des croyances, la marginalisation de la science, la communication anxiogène, le refus du progrès, etc. Ils contestent la pensée unique qui nous est imposée par les écologistes. Lisez par exemple (Blandin 2009 ; Brunel 2011 ; Lévêque 2013, 2017a et b ; Tassin 2014 ; Pearce 2015 ; de Kervasdoué 2016, 2020 ; Lesaffre 2018 ; Brunel 2019 ; Pavé 2019 ; Larrère et Larrère 2020 ; Oury 2020 ; Shellenberger 2020, etc.).

« C'est autour de leurs rapports aux milieux et aux ressources que les différents habitants construisent leurs rapports sociaux sur un territoire », écrivaient Papy et Mathieu (2008). Nicole Mathieu (2016), quant à elle, nous invite à « repenser la nature dans le rapport au réel de chaque individu et de chaque groupe social, débarrassé des représentations sociales construites dans un autre temps qui enkystent nos analyses ». Avouons que ce n'est pas tout à fait la même chose que de créer un *apartheid* entre l'homme et la nature, parquant les uns et les autres dans des réserves, mais différentes. Toute la question est là !